



Maiko Kato

LA BELLE SUICIDÉE D'AOYAMA

SEUIL
CADRE
NOIR

LA BELLE SUICIDÉE D'AOYAMA

MAÏKO KATO

LA BELLE SUICIDÉE D'AOYAMA

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

DU MÊME AUTEUR

À l'ombre de l'eau
Seuil, 2019

ISBN : 978-2-02-148001-6

© Éditions du Seuil, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Liste des personnages par ordre alphabétique

Hiroshi Asada : père adoptif de Kioka.

Kioka Asada : personnage principal féminin. Fille adoptive de Hiroshi et Shoko Asada. Scénariste.

Shoko Asada : mère adoptive de Kioka.

Kazuo Fujikawa : associé de Koji Takagi à Cellvie.

Asami Fukui (décédée) : personnage de seconde importance. Ex-compagne de Shunji Hasegawa. Responsable qualité chez Cellvie.

Shunji Hasegawa : personnage principal masculin. Commercial chez Cellvie. Ex-compagnon d'Asami Fukui.

Yoïchi Hasegawa (décédé) : père de Shunji Hasegawa.

Seiko Hirai : productrice de séries télévisées à Japan Hoso Networks.

Famille Honda : voisins du vingtième étage de l'immeuble d'Aoyama.

Junichiro Ikeda : commandant des forces de police.

Minako Ikeda (décédée) : première victime retrouvée dans les bois. Retraitée. Ancienne chercheuse de l'Institut de dermatologie de Tokyo. Membre honoraire du comité de l'Agence du médicament.

Famille Ishihara : voisins du douzième étage de l'immeuble d'Aoyama.

Kento Ishii : personnage de seconde importance. Sergent au commissariat de Shibuya.

Haruma Kanda : personnage de première importance. Lieutenant de police au commissariat d'arrondissement de Shibuya. Second du capitaine Keisuke Yoshida.

Nobuo Kimura : détective privé. Ami de la mère de Shunji Hasegawa.

Shiro Kiritani : agent de police d'un *koban* du quartier de Shinjuku.

Mikio Kishi : personnage de seconde importance. Sergent de police au commissariat d'arrondissement de Shibuya.

Hanae Kosaka : archiviste au commissariat d'arrondissement de Shibuya. Seconde épouse de Keisuke Yoshida.

Misako Kunitani : ex-épouse de Keisuke Yoshida.

Rie Momoe Matsuzaka Kurita (décédée) : mère de Shunji Hasegawa et de Shoji Kurita.

Shoji Kurita (décédé) : personnage de seconde importance. Victime retrouvée dans un appartement du quartier d'Aoyama.

Mayuko Kusanagi / Natsuko Oshima : auxiliaire au spa Second Age / agente de la MDS.

Fujiko Matsuoka : personnage féminin de seconde importance. Ministre de la Santé.

Haruhiko Mitsutani : commandant des forces de police dans les années quatre-vingt-dix.

Reiko Miura : cheffe de service du spa First Age.

Noriyuki Morikawa : sergent de la police spéciale, en mission d'infiltration.

Dr Shingo Murakami : médecin légiste.

Kenji Murata : préfet de police.

Daïgo Nakatani (décédé) : ancien président de Daïto Seiyaku.

Hayako Nakatani : épouse de Daïgo Nakatani.

Karen Nakatani : fille cadette de Daïgo Nakatani. Amante de Koji Takagi.

Yuji Nakatani : fils de Karen Nakatani.

Yuki Nakatani : fille aînée de Daïgo Nakatani. Présidente de Daïto Seiyaku.

Sugeo Nishida : sergent de la police de Kinugawa.

Toru Oda : gérant de l'Agence Immobilière et Gestion des Célébrités Next.

Hiroko Okada : gérante de Nail Effect.

Taro Okawa : capitaine de l'unité de police de Jyugaoka.

Yuka Oshima (probablement décédée) : fille disparue de Natsuko Oshima.

Mie Sakurai (décédée) : prostituée dont les restes ont été découverts dans une forêt.

Yuri Sengo (décédée) : ex-lieutenante de Keisuke Yoshida.

Hayato Shizu : capitaine de la police de Kinugawa.

Koji Takagi : personnage de seconde importance. Président de Cellvie et de l'association Next Youth.

Mari Takaoka / Luna : personnage féminin de seconde importance. Capitaine de la police spéciale.

Keisuke Tamura : chercheur à Daïto Seiyaku puis dirigeant des laboratoires Tamura.

Shotaro Tsuchiya : producteur TV du *prime* à Japan Hoso Networks.

Katsujiro Ueda : surintendant de police.

Seiji Umehara : député accusé d'adultère.

Keisuke Yoshida : personnage de première importance. Capitaine au commissariat d'arrondissement de Shibuya.

Kento Yoshiura : Ex-compagnon de Kioka Asada.

Glossaire

Anmitsu : pâte de haricots rouges.

Bento : panier-repas.

Business hotel : hôtel aux tarifs bas proposant des chambres de la taille du lit, une salle de bains d'un seul tenant en plastique et situé en général près des gares.

Chan : suffixe à connotation affective utilisé derrière un nom ou un prénom, en général féminin, équivalent de *Kun* pour les garçons. On l'emploie avec une petite fille, une amie, une camarade de classe, voire une femme, pour lui indiquer qu'on la trouve mignonne.

Chikan : attouchements dans les transports en commun.

Chuu : attention.

Companion : « compagnie » proposée dans certaines auberges japonaises.

Chouju : longue vie.

Dozo : je vous en prie.

Enmei : prolongation de la vie.

Furigana : transcription en *hiragana* (syllabaire japonais) au-dessus ou à droite d'un idéogramme pour en indiquer la prononciation.

Futon : ensemble du couchage traditionnel japonais constitué d'un matelas (*shiki-buton*), d'une couette (*kake-buton*) et d'un oreiller (*makura*).

Geta : socques en bois.

Hayashi rice : bœuf en sauce demi-glace à l'occidentale accompagné de riz japonais.

Hinoki : faux cyprès du Japon, utilisé traditionnellement dans la construction des temples bouddhistes. Antimicrobien et antifongique, il est résistant à l'eau (planches à découper, baignoires en bois).

Hojicha : thé vert torréfié.

Idoru : mot adapté au syllabaire japonais depuis l'anglais « *idol* » pour désigner les célébrités du monde de la scène ou les membres de groupes pop.

Ikebana : art floral japonais.

Irashaimase : bienvenue.

Itterashaï : littéralement « va et reviens », qu'on peut traduire par « bonne journée ».

Izakaya : bar à saké (vin de riz).

Jo : correspond à la surface d'un tatami (91 × 182 centimètres, soit 1,60 mètre carré).

Juku : établissement scolaire privé d'aide à l'étude où se rend la majorité des élèves.

Kanji : idéogrammes.

Kanpai : santé !

Koan : Sécurité publique.

Koban : petit poste de police de quartier.

Kohaï : élèves ou étudiants ou salariés plus jeunes.

Konbini (abréviation de « *convenience store* ») : supérettes de quartier ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

Kun : suffixe accolé au nom d'un garçon en général plus jeune que soi. Selon les cas, il peut être employé entre amis, camarades de classe ou dans un couple.

Mizushobaï : business de la nuit.

Okayu : bouillie de riz pour bébé ou personnes malades.

Omamori : amulettes dévouées à des divinités shintoïstes ou à des figures bouddhistes.

Onsen : bain thermal.

Ore ore sagi : extorsion organisée consistant en appels téléphoniques à des personnes âgées crédules pour leur demander d'apporter des espèces en faisant semblant d'être leur fils ou petit-fils, « *ore ore* » signifiant « c'est moi c'est moi ».

Otaku : personne qui consacre sa vie à des activités d'intérieur (jeux vidéo, mangas, etc.), ce qui, dans certains cas, peut entraîner une situation d'isolement et de rejet par la société.

Ume yuzu sawa : cocktail à base de vin de prune, liqueur de *yuzu*, *shochu* et limonade.

Sama : suffixe honorifique marquant la déférence ou un grand respect vis-à-vis d'une personne haut placée ou de grande valeur en général plus âgée. Il peut être utilisé de façon ironique : Kanda vis-à-vis de Yoshida.

San : suffixe à usage neutre utilisé derrière un nom ou un prénom, qu'on peut traduire par « monsieur » ou « madame ». Le prénom sans suffixe ne s'utilise en général que dans le cadre familial.

Senpai : aîné.

Sensei : maître, professeur.

Shinkansen : train à grande vitesse.

Shoji : panneau coulissant opaque.

Taifu : typhon.

Yasume : repos / rompez.

Yokan : intuition.

Yoroshiku onegaishimasu : je m'en remets à vous.

Yukata : kimono de coton.

Prologue

Cette nuit, le songe est différent. Pour une fois, il n'a pas tué ni découpé méticuleusement. Il parle au ralenti, les lèvres collées.

– Mais la différence entre notre nature humaine et cette... monstruosité, c'est le Temps !

– Le Temps est une question toute relative, tu le sais aussi bien que moi. Nous allons en gagner, pour plusieurs siècles.

– Non, ne faites pas ça... par pitié, ne faites pas ça !

Dans la pénombre, la nuit noire éclot. Il se regarde dans le miroir. Ce qu'il voit le remplit de terreur. Il suffira de quelques soubresauts et une nouvelle identité Supra émergera en lui, magnifique, étrange, aussi vaste que l'univers. Il se réveille dans sa cellule de pré-Supra. L'Entité viendra aujourd'hui, et il lui obéira comme la dernière fois qu'il a tué.

1

La tour 2022

Le lieutenant Kanda se presse vers un immeuble du quartier d'Aoyama dont les balcons et les terrasses donnent sur le nouveau quartier en construction de Shibuya. La police de l'arrondissement en manque d'effectifs a contacté le premier département des investigations criminelles. L'unité de Shibuya a été appelée en renfort quelques minutes après l'appel au poste, enregistré à 8 heures du matin. Un mort, retrouvé dans un appartement par un gardien. Un corps en décomposition dont l'odeur, à cette époque de l'année, n'a pas tardé à venir chatouiller les narines des voisins. Haruma Kanda, le corps taillé comme une serpe, la mèche noir corbeau un peu trop longue sur un front ivoire, regard couleur fauve, salue le vigile en faction, pousse la porte de l'appartement et sans se déchausser, enfile des protections en plastique et avance avec précaution. Il salue ses collègues d'arrondissement ainsi que ceux du premier département puis, tout en avançant, fait une grimace et porte sa main droite vers ses narines. Parvenu au centre du living, il s'arrête net, incapable d'avancer au-delà.

– Bonjour, docteur. Il est là depuis combien de temps ?

Le légiste, penché sur le corps allongé près de la baie vitrée, se redresse et après l'avoir salué, reprend son examen.

– Bonjour, lieutenant. Il y a encore des analyses à faire, mais je dirais qu’il est là depuis deux semaines. La cause probable du décès est une hémorragie intracérébrale due à un coup violent porté à la tête.

Kanda se retourne vers le capitaine Keisuke Yoshida qui vient d’entrer à sa suite dans l’appartement. Allure élégante, front large, regard perçant, la quarantaine usée à cause d’un coma suite à un tir dans les côtes. Il salue ses collègues de la criminelle puis fait le tour des lieux du regard. Yoshida en a vu d’autres. À sa sortie de l’académie, il avait commencé sa carrière dans les services administratifs au QG de la police à Kasumigaseki. Quatre ans plus tard, ayant contribué à résoudre une affaire d’antigang, il avait été propulsé au premier département d’investigation criminelle où se retrouvaient les meilleurs éléments de la police. Il y avait rencontré son épouse, Misako Kunitani, avait vécu une bonne décennie avec elle, puis elle l’avait quitté. En 2010, un monstre que la police avait surnommé le tueur aux messages avait frappé pour la première fois. En 2012, au cours de l’enquête qui l’avait transformé en monstre d’obsession, il avait perdu sa lieutenant Yuri Sengo et ne se pardonnait pas sa disparition. S’il n’avait pas autant bu, elle ne serait pas tombée entre les mains du tueur. Dans ses cauchemars, il entendait la chute du corps de sa collègue, un froissement suivi d’un insoutenable craquement. Touché lui aussi d’une balle qui lui avait scié les côtes, il était resté dans le coma durant des mois. Mais il avait un caractère d’acier et une volonté de mauvaise herbe. Il s’était remis d’aplomb en dépit de la douleur et de la fatigue. Le corps était guéri, mais l’esprit faisait encore des siennes. Le remords et l’ombre de Sengo l’accompagnaient sur chaque nouvelle scène de crime.

Il sursaute. Le lieutenant Kanda l’appelle pour la deuxième fois.

– Par ici, *Yoshidasama*.

Son supérieur lui lance un regard noir.

– Arrêtez les *sama* et prions pour le mort.

Kanda, s'approchant plus près, joint ses deux mains gantées et ferme les yeux. Son supérieur fait de même, puis salue le légiste d'un hochement de tête.

– Bonjour, qui l'a trouvé ?

Le sergent Kento Ishii du commissariat de Shibuya s'avance et salue les deux hommes.

– Capitaine. Lieutenant. Le gardien, il y a une heure. Il est retourné à sa loge.

Yoshida se penche sur le corps, vérifie l'état du crâne, fronce les sourcils, soulève délicatement sa main, puis, le contournant, relève le bas de son pantalon.

– Pas d'identification possible d'après les empreintes. Les extrémités de ses doigts ont été brûlées. Ces blessures sur la tranche de ses mains... et ces marques sur ses poignets et ses chevilles... La victime était-elle attachée lorsqu'elle a été trouvée ?

Le légiste secoue la tête.

– Non, il était dans cette position, allongé sur le ventre.

– L'appartement est vide. Des papiers sur lui ?

Un technicien se rapproche d'eux et leur tend un sachet en plastique. Les deux officiers se penchent dessus. C'est un minuscule morceau de papier.

– On a trouvé ça au fond de sa poche arrière de pantalon.

– C'est du papier assez épais. Peut-être une carte de visite. Regardez, c'est à moitié effacé... ça ressemble à un logo pharmaceutique...

– Bien, demandez à Ishii de s'en occuper.

Kanda se penche sur le mort.

– Ces marques sur les avant-bras...

– Des piqûres, à répétition. L'examen toxicologique nous dira à quoi il se shootait... ou alors, ça peut être autre chose... je pense à une dialyse.

Yoshida a le regard fixé sur le visage du mort.

– On regardera son dossier médical.

Le capitaine se retourne.

– Et la porte d'entrée ?

Un technicien répond.

– La serrure a été forcée, monsieur. Ce n'est pas l'œuvre d'un professionnel.

Yoshida fait quelques pas, légèrement penché.

– Et aucune trace de lutte par terre...

– Non, le sol est propre. Le luminol n'a pas révélé de traces de sang, hormis sous la tête.

Yoshida se tourne vers le légiste. Celui-ci assène d'une voix monocorde :

– C'est votre boulot de trouver pourquoi et comment, mais... enfin, là il y a quelque chose qui ne tourne vraiment pas rond. Un : hémorragie intracérébrale. Il a perdu du sang, mais ailleurs. Deux : ses doigts ont été brûlés et les tranchants des deux mains sont écorchés, alors qu'il n'y a de traces de lutte nulle part.

Puis le médecin pointe son doigt vers son visage.

– Trois : Son apparence, messieurs, très dégradée.

Kanda hausse les sourcils. Le légiste soupire.

– Vous lui donneriez quel âge ?

– Plus de quarante ?

– Il en a moitié moins, messieurs. Comptez vingt à vingt-cinq ans.

2

L'armoire 1997

L'adolescente a l'habitude de se cacher dans la grande armoire à futons de cette chambre lorsqu'elle veut être tranquille. C'est son endroit favori depuis quelques semaines. De l'intérieur, à travers l'interstice, elle peut voir une partie de la pièce, y compris le lit de son père malade, celui qui est venu plusieurs fois dans sa chambre, la nuit. Elle a tellement honte de ce qui s'est passé la dernière fois qu'ils sont restés seuls. Ce secret, enfoui en elle, a vrillé son crâne et l'a découpée puis éparpillée en mille morceaux. Elle sait que même si elle en parlait, personne ne la croirait car ils ont l'habitude de dire qu'elle ment tout le temps. Une fois sa dissertation terminée, elle s'est faufilée ici. Elle compte y rester jusqu'à l'heure du dîner puis elle reviendra s'y reposer parce qu'elle n'arrive plus à dormir dans son lit. Pour le moment, elle vient d'avaler la moitié d'un paquet de biscuits au chocolat chipé dans la cuisine et elle n'a pas encore faim. Observer son père depuis cet espace confiné et sombre est le seul moyen qu'elle ait trouvé pour le contrôler. Elle sait que ce n'est qu'une illusion, mais la satisfaction qu'elle ressent à l'observer en train d'agoniser jour après jour l'aide à continuer à vivre. Si elle se penche un peu, elle peut voir la main droite de son tortionnaire, parcourue de veines bleuâtres, posée sur la couverture comme un animal

mort. Elle attend qu'il crève. Mais cela ne va pas assez vite. Écouter son râle avec délectation chaque jour est devenu son occupation favorite. Des pas dans le couloir. Ce n'est ni sa mère ni l'auxiliaire de vie. Elle reconnaît le glissement discret de ses pantoufles sur le parquet. L'homme qui va entrer dans la pièce dans quelques secondes est son allié, mais elle a encore peur de lui.

Allongé sous un futon brodé de fils de soie, Daïgo Nakatani, président de Daïto Seiyaku, le plus grand laboratoire pharmaceutique du Kanto, regarde son bras gauche relié à un arsenal médical dernier cri. Son médecin lui a annoncé sans ambages qu'il n'avait plus que trois mois à vivre. Cancer du poumon. Il avait franchi toutes les étapes, du déni jusqu'au désespoir en passant par la colère. Celle de l'acceptation était à portée de main. Il avait imaginé à tort qu'il ne pourrait disparaître avant d'avoir réalisé la vingtaine de projets qu'il avait en tête. Mais aujourd'hui, il était bien trop tard. Il avait préparé son suicide. Encore quelques démarches administratives et il serait prêt. Nakatani s'était sacrifié toute sa vie pour son entreprise. Durant des années, il avait su polir ses capacités de dirigeant. Il était aujourd'hui connu pour sa hauteur de vue. C'était aussi un excellent généraliste, capable d'écouter puis de mettre en avant tout en sachant les combiner entre elles les propositions de ses associés, dont les préoccupations divergeaient pourtant souvent des siennes. Le feu sacré qui l'habitait avait réussi à les entraîner tous dans une seule et même direction. La croissance phénoménale de leur chiffre d'affaires avait placé son laboratoire parmi les meilleurs en Asie. Il avait su au bon moment investir et développer certaines activités alors que la récession avait plombé les efforts de tous ses concurrents. Il avait porté très loin sa vision de stratège. Lorsqu'on dirige

une entreprise, le quotidien est vite envahi par des scories dont on voudrait se débarrasser. La principale étant LUI : son assistant personnel a changé. Il est devenu insupportable. Il l'a interrogé pour en connaître les raisons. Mais l'autre est resté sur la défensive. Il a fait faire quelques recherches, comme toujours lorsqu'une situation devenait problématique. Le privé lui avait envoyé un rapport qui l'avait plongé dans les affres du désespoir. Qu'était-il arrivé à celui qu'il avait fini par considérer comme son fils ?

La porte s'ouvre. Un homme d'une trentaine d'années, la taille haute, le visage hiératique, entre dans la chambre sans le saluer. Le malade se redresse péniblement sur ses coudes.

– Qu'est-ce que tu fais ? Est-ce que je t'ai permis de quitter ton bureau ? Non, alors sors d'ici !

Épuisé par sa tirade, il se laisse retomber sur l'oreiller. Au lieu d'obtempérer, son assistant avance de quelques pas. L'atmosphère dans la pièce devient soudain oppressante sans que Nakatani ait le temps d'en analyser les raisons.

– Tu es sourd ? Sors.

– Tu ne me harcèleras plus. C'est terminé. J'ai trouvé le seul moyen d'en finir avec toi. Ceci.

Il se rapproche du lit, se penche tout près de son supérieur hiérarchique et secoue devant son visage une fiole contenant un liquide transparent. Le malade plisse les yeux pour en lire l'étiquette puis se crispe. Son mouvement de recul violent se répercute sur les montants du lit médicalisé. Le jeune homme se redresse et un sourire carnassier qu'il ne lui a jamais vu s'élargit d'une oreille à l'autre sur son visage.

– Ce truc-là est génial. À une certaine dose, c'est létal et ça ne laisse aucune trace. Un petit accident, ça peut arriver si vite, surtout dans ton état...

Il sort une seringue de sa poche et se met en devoir de la remplir avec le contenu de la fiole.

– Des mois à te supporter... mais maintenant, je peux enfin... ah, c'est jouissif, rien que d'y penser, j'en ai des frissons !

Il se penche à quelques centimètres du visage du malade.

– Je peux enfin te faire crever. Il n'est pas question que je laisse le cancer me retirer ce plaisir.

Il se campe devant le lit, la seringue remplie à la main. Le vieil homme hoquette et secoue violemment sa tête.

– Avant ça, il faut quand même que je te remercie. Un : j'ai appris des milliers de choses sous tes ordres. Deux : j'ai bien reçu ton virement au fonds d'investissement Sunshine. Il va permettre le début... le début d'une épopée extraordinaire, LA MIENNE.

L'assistant, comme devenu fou, part d'un éclat de rire.

– Qui l'aurait imaginé, hein ? Surtout pas moi quand je suis arrivé sur votre putain d'île avec juste une valise !

Le mourant est parcouru de frissons. Il pousse un cri faible, qui se transforme en un hurlement aussi persistant qu'une sirène d'ambulance.

– *Shokosan* !

À bout de souffle, il gigote dans le lit.

– Tu appelles ton auxiliaire de vie et pas ta femme ? T'es vraiment un pervers. D'ailleurs, les deux sont aveugles. Elles ne se sont rendu compte de rien alors que tu es allé dans la chambre de ta fille plusieurs fois, la nuit.

– Ta gueule ! Sale menteur !

– Pas la peine de crier, il n'y a personne dans la maison.

Il tente de se dégager, mais l'autre le repousse d'un coup violent au sternum. Le mourant crache de la bile teintée de sang, s'essuie de ses mains tremblantes, puis, au bout d'un moment, se remet à parler.

– Je sais que tu n'es pas lui ! Je le sais !

Des larmes ruissellent sur ses joues creuses.

– Et j’ai la preuve ! Tout en toi, ta voix, tes gestes... tu l’as tué et tu as pris sa place ! Si tu crois m’avoir trompé, tu te mets le doigt dans l’œil !

– Personne ne te croira.

– J’ai prévenu la... police !

L’homme extirpe de sa poche une enveloppe.

– C’est de ça dont tu parles ? J’ai brûlé l’original et effacé tous les échanges avec le privé que tu as engagé. Même s’ils enquêtent, ils ne trouveront rien.

Sur l’écran de contrôle, la ligne de vie se met à onduler à une allure folle.

– Comment tu as su...

– Je suis déçu. Je te croyais plus intelligent.

Il balance un objet sur le lit.

– Le symbole de votre lien. Ils n’en font plus des jolis comme ça dans les temples, dommage.

Nakatani a d’abord un mouvement de recul puis il se soulève à nouveau et se contorsionne pour saisir l’objet. Une grimace déforme ses traits.

– Franchement, juste ça pour le remercier de ses bons services ?

L’homme fait claquer sa langue sur ses dents.

– Qu’est-ce que tu lui as fait ?

– Ton protégé est mort et enterré, et même s’ils le déterminaient un jour, ils se contenteront de le rajouter à leur liste des personnes décédées sans identité. J’ai besoin de devenir japonais pour ce que je veux faire ici à long terme. Officiellement, Takagi n’est pas mort. Parce que Takagi, c’est MOI maintenant.

– Misérable !

L’homme éclate de rire. Puis il fixe de nouveau Nakatani de son regard noir et opaque.

– Ne t’inquiète pas, tu ne souffriras pas, ah si, peut-être un peu...

Le vieil homme darde un regard de défi sur son assistant. Celui-ci s’approche de la poche de perfusion accrochée au-dessus du lit. L’adolescente se redresse sur son futon. Son paquet de biscuits provoque un petit bruit mat en tombant sur le rebord en bois de *hinoki* de la grande étagère de l’armoire.

– Oh, mais je viens d’avoir une idée merveilleuse !

Il se retourne, un sourire carnassier sur ses lèvres fines.

– Jeune fille ? Je sais que t’es là. Sors. J’ai un petit travail à te confier.

Après quelques instants d’hésitation, l’adolescente pousse le *shoji* et descend de son perchoir.

– Il faut insérer délicatement l’aiguille de la seringue là-dedans...

Elle s’approche du lit puis, avec détermination, obéit. À quelques centimètres, une main tremblante tente de l’en empêcher, mais le liquide a déjà pénétré dans la solution.

– Merde, l’*omamori*... il est où ?

Le président à l’agonie secoue violemment la tête en silence, les yeux exorbités, puis dans un spasme, agrippe le bras de sa fille et rend son dernier souffle. À cet instant précis, des voix s’élèvent dans le couloir. L’assistant, sans perdre son sang-froid, se dirige vers la porte. Il inspire lentement un grand bol d’air. Son cri de désespoir déchire le silence. Puis il sort.

Derrière lui, elle ramasse un petit objet au pied du lit puis se retourne brusquement car quelqu’un est entré dans la pièce.

3

La puéricultrice 1997

Shoko Asada lève les yeux vers la fenêtre de son bureau. Ce n'est pas le moment de faiblir. Plus que quelques dossiers et elle pourra rentrer chez elle pour regarder sa série TV préférée. Elle attend avec impatience le retour de son compagnon, parti en mission à Singapour. S'il signe un nouveau contrat avec leur partenaire là-bas, il deviendra associé dans son cabinet et une prime lui sera peut-être même accordée, un miracle en ces temps de récession. Lors de leur cérémonie de mariage, il lui avait promis qu'il deviendrait quelqu'un d'important et qu'ils pourraient s'offrir un bel appartement avec vue. Elle pense avec amertume que le rêve d'avoir un jour un enfant ne pourra jamais être exaucé, mais peut-être que cet autre le sera. Elle a hâte qu'il revienne pour lui préparer son dîner favori. Mais en attendant, ce soir, elle attend avec impatience l'heure de fermeture pour rentrer se reposer.

Après avoir été engagée en tant qu'auxiliaire de vie chez des particuliers, cela faisait trois mois qu'elle occupait le poste de puéricultrice dans cette maison de l'enfance. La directrice de l'établissement venait de lui proposer de l'assister dans la gestion des dossiers d'adoption. Les vingt-trois arrondissements de Tokyo offraient peu de places et ils étaient déjà débordés. Les raisons pour lesquelles des mères, parfois des

filles-mères, et aussi des pères venaient leur confier leurs enfants étaient multiples. Dans certains cas, il s'agissait de décisions administratives de justice. Elle savait ce qu'il y avait derrière ces décisions. Des souffrances insurmontables. Le plus souvent, ils se retrouvaient face à des problèmes de carence éducative, des conflits familiaux et aussi de plus en plus de difficultés psychologiques non seulement chez les enfants mais aussi chez les parents. Il lui faudrait une fois de plus apprendre à gérer tout le côté humain et cette perspective la rendait nerveuse.

Elle se souvenait de l'erreur professionnelle qu'elle avait commise récemment alors qu'elle travaillait encore chez des particuliers. Elle avait d'abord sympathisé avec son employeur puis cela avait été plus loin. Depuis, elle avait mis ses sentiments au placard. Le facteur humain était-il d'ailleurs gérable ? Elle repense parfois à l'homme dont elle venait de s'occuper dans une maison ancienne. Une grande famille dont le patriarche était le dirigeant d'un groupe pharmaceutique. Il était atteint d'un cancer du poumon, en phase terminale. Au seuil de la mort, il lui avait avoué ses sentiments, elle était devenue tout pour lui. Sa femme et ses filles n'avaient d'intérêt que pour son argent. Elles ne venaient plus dans sa chambre et l'avaient engagée pour ne pas être accusées de non-assistance à personne en danger. Et deux mois plus tard, il avait succombé. Elle était sortie faire quelques courses et venait de revenir dans leur grande maison. Elle avait trouvé l'assistant et les deux pestes en larmes dans le couloir de la chambre du défunt, s'était précipitée à son chevet, mais il était trop tard. Depuis, elle s'était enfermée ici. Elle préférait de loin la compagnie des enfants à celle des adultes. La naïveté à la corruption des âmes.

Il fait maintenant nuit noire. La mousson a créé un mur d'eau qui lui semble impossible à franchir pour atteindre la

gare. Shoko éteint la lampe de son bureau, salue gaiement la puéricultrice de garde et s'apprête à partir lorsqu'elle voit les phares d'une voiture s'approcher du bâtiment, situé au fond d'une impasse. Elle avance dans le couloir, descend quelques marches, chausse rapidement ses bottes et pousse la porte de l'entrée en verre dépoli au travers duquel les phares de la voiture ont formé une trouée blanche. De l'autre côté, une femme vêtue d'un simple pull, ruisselante d'eau, se tient sous l'auvent, un paquet dans les bras. Son regard est braqué vers elle.

– Bonsoir. Nous sommes fermés... Mais vous êtes trempée !

La femme la salue d'un mouvement de tête puis, la bousculant, pénètre dans le hall. Shoko tente de l'arrêter mais elle avance dans le couloir, tout en tournant sa tête à droite et à gauche pour inspecter les pancartes sur les portes de chaque côté. Finalement, elle s'arrête devant celle de la direction et, tournant la poignée, entre dans la pièce, obligeant Shoko à la suivre.

– Madame, je vous répète que nous sommes fermés. Vous ne trouverez personne ici !

La femme s'est assise sur le siège devant le bureau de la directrice et ne semble pas vouloir en bouger.

– Je vais être obligée de vous demander de partir. Nous ouvrons demain à 7 h 30 et...

En l'absence de réaction, elle hausse la voix.

– Je vous préviens, je vais appeler la police.

– Je vous en prie, appelez-les.

Elle s'apprête à saisir le combiné du téléphone lorsque des vagissements se font entendre. Elle baisse les yeux vers le paquet que la femme tient sur ses genoux. La femme soupire et soulève doucement l'étole en laine bleue qui frémit. Son instinct professionnel se met au garde-à-vous.

– Il va attraper la mort.

Elle sort en courant et revient quelques minutes plus tard avec une couverture. La femme est toujours prostrée sur son siège. Le bambin gigote, perdu dans les replis du tissu. Shoko prend une inspiration et s'exclame en souriant :

– Ah, mais ça ne va pas du tout !... Vous permettez ?

Sans attendre sa réponse, elle prend le bébé dans ses bras, l'emmailote dans la couverture chaude qu'elle a apportée et invite la femme à la suivre au premier.

– Je n'ai pas le droit de faire ça, mais... bon, c'est juste pour ce soir, d'accord ?

Elle se retourne.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Kioka.

– *Kiokachan*, très bien. Combien de mois ?

– Sept. Et ceci est pour vous, *Asadasan*.

Après avoir reçu son assentiment, elle prend l'enveloppe que la femme lui tend dans la pénombre.

– On se connaît ?

La femme acquiesce en silence. Shoko fronce les sourcils, tout en gardant le sourire.

– Je ne crois pas... Enfin, bon. Ce sont ses papiers ? Nous sommes malheureusement complets pour le moment. Pour que nous puissions l'accueillir, il faudrait suivre les procédures... enfin, je vous expliquerai tout ça tranquillement en bas. Je vais la changer, comme ça elle pourra dormir, d'accord ? Elle a pris son lait quand ?

La femme hoche la tête, puis se courbant, la salue respectueusement.

– Merci. Je vous serai redevable... toute ma vie.

Shoko secoue la tête, un peu surprise par l'attitude et le ton solennel de la femme, puis se tourne, se met en devoir de changer le bébé et le couche dans le seul lit encore libre

du dortoir. Il s'agite un peu, puis finit par s'endormir. Elle se retourne, prête à reprendre la conversation, mais lorsqu'elle sort dans le couloir, le seul bruit qu'elle entend est celui, interminable, de la pluie. Elle appelle la puéricultrice de nuit qui vient d'apparaître à l'autre bout du couloir.

– Tu as vu la dame qui est montée avec moi ?

– Non, quelle dame ? Je n'ai vu personne.

– Zut, elle a dû repartir...

Elle commence à descendre l'escalier pour essayer de la retrouver. Puis, sentant dans sa poche l'enveloppe que la femme lui a donnée, elle l'ouvre à la recherche d'un numéro de portable. À l'intérieur, elle trouve un livret de compte avec un sceau. Aucune copie d'état civil. Aucun contact. Un mot. Une écriture soignée : « Adoptez-la ». Elle enfourne le tout dans sa poche et se rue dans le couloir, dans le hall, puis dehors. La voiture a disparu. Mais Shoko a une excellente mémoire visuelle. Le visage de la femme est resté gravé sur ses rétines. Il faut absolument qu'elle la retrouve pour qu'elle revienne chercher son bébé. Et aussi le livret ! Elle retourne, impuissante, à l'intérieur de l'établissement tout en se demandant comment cette femme connaissait son nom.

4

Pacemaker 1997

Dans les locaux plongés dans la pénombre du laboratoire, le chercheur Keisuke Tamura vient de trouver l'impossible. Il enlève ses lunettes de lecture, se frotte les yeux et attend que sa vue refasse le point sur l'écran. Les cellules ont formé un amalgame clairement reconnaissable. Il frissonne et vérifie une dernière fois les données. La vérité, celle qui n'offre aucune échappatoire, s'affiche là, dépassant toutes ses espérances, ses doutes. En quelques secondes, sa fatigue, celle qui a failli le détruire, les années de frustration, d'attente, d'angoisse se sont envolées. Malgré l'intense satisfaction qu'il ressent, une déferlante de pensées déprimantes envahit son esprit : comment l'annoncer à ses supérieurs tout en évitant une mainmise immédiate, non, pire... Il enregistre les résultats puis, ôtant avec une précaution infinie l'échantillon de son support, l'enferme dans son étui de protection qu'il referme doucement. Puis il se lève et, appuyant son code d'accès, s'engage dans le sas de sécurité. Ce n'est qu'à la fin du processus qu'il se remet à respirer normalement. La vibration bien reconnaissable de son portable grésille sous la pile de droite sur son bureau. Il plonge pour vérifier le nom de l'interlocuteur.

– *Hai, senpai.*

– Tu ne réponds jamais ?

– Jamais quand c'est toi. Qu'est-ce que tu veux ?

– Dîner. Ce soir. Depuis le temps qu'on ne s'est pas vus, je suis sûr que t'as plein de trucs à me raconter.

Après avoir fixé le lieu du rendez-vous, il raccroche, prend ses affaires et se hâte de sortir des locaux du laboratoire. À l'extérieur, une foule s'est formée sur le trottoir et s'engouffre par paquets dans la bouche de métro. Atteint depuis l'enfance de problèmes cardiaques, il vérifie l'état de son pacemaker, régule sa respiration quelques instants puis s'engage avec précaution dans l'escalier en même temps que les autres. Quelques stations plus loin, il ressort du métro, happant l'air extérieur avec soulagement et, parvenu au bout d'une ruelle étroite d'un quartier animé, entre dans un restaurant. Au milieu des clients déjà excités par l'alcool, il reconnaît son *senpai* d'université. Il se faufile entre les tables et s'installe à celle du fond.

– Tu ne devineras jamais ce que j'ai finalisé ce soir. C'est énorme.

– Ne me dis rien. Méfie-toi. Même de moi. En attendant, il faut qu'on fête nos retrouvailles. Je t'invite.

Il hèle le serveur et commande deux pintes de bière ainsi que quelques plats d'accompagnement. Une fois les plats servis, il se penche pour scruter le visage de son *kohai*.

– Depuis combien d'années tu attends de l'avancement dans ta boîte ? Tu ne veux pas venir travailler avec moi ?

– Pour le salaire de misère que vous allez me payer ? Non, je ne préfère pas. Et puis, j'ai les fonds nécessaires pour me lancer seul, maintenant...

– Investir maintenant ? C'est risqué, tu le sais, ça ! Chez nous, tu serais mieux payé que là où tu es, c'est obligé. Tu sais bien comment ça se passe. Tu vas montrer ce que tu as déniché aujourd'hui à ta hiérarchie et ils vont te le piquer comme les deux dernières fois où tu es tombé sur quelque chose. Ce n'est pas normal. Il ne faut plus te laisser faire.

Je suis sûr que c'est de la bombe. Moi, je vais te présenter à un investisseur. Quelqu'un qui saura te juger à ta juste valeur de petit génie. Mais avant, il faut que je voie les résultats. Ensuite je pourrai négocier. On a fait du bon travail ensemble et nos chemins se sont séparés trop tôt. Je te propose de finir notre repas et d'y aller tout de suite.

– Où ?

– À ton avis ?

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Laisse-moi réfléchir. C'est mieux que tout ce que j'ai pu trouver jusqu'à maintenant mais...

L'autre lui verse une rasade de bière.

– Raison de plus pour me le montrer, vieux. Tu sais bien tout ce que je peux t'apporter en termes de financement, avancement... tout seul, tu n'arriveras à rien. Écoute, je connais quelqu'un, un type dans les hautes sphères. Il a une vision. Ta chance ! C'est ton passage vers le succès. Et c'est maintenant ou jamais. Je suis en contact avec lui en ce moment et il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

– C'est qui ?

– L'un des dirigeants d'un gros labo. Tu m'as toujours pris pour un petit joueur, hein. Je suis dans la cour des grands maintenant.

Tamura baisse la tête.

– Je ne sais pas...

– On n'est plus dans notre vieille section de recherche. Il faut voir plus grand et arrêter de te dire que tu arriveras à quelque chose là où tu es. Investissement ou pas, tu n'arriveras à rien.

Il se penche vers lui et baisse la voix.

– Il suffit que tu me le montres.

– Mais pour l'accès à l'étage, il faut une autorisation...

– Ne t'inquiète pas. J'ai un sésame.

Il sort une carte de sa poche. Tamura fronce les sourcils.
– Où est-ce que tu l'as eue ? Tu sais qu'ils changent le code tous les jours...

L'autre le regarde en biais et sourit.

– Tu crois que ce genre de détail m'arrête ?

Il fait nuit noire. Il est excédé. Tamura n'a rien voulu savoir. Mais il est maintenant aux abois. Il lui faut transmettre des résultats sinon ils vont s'en prendre à sa famille. C'est maintenant ou jamais. Cela fait un bail qu'il n'est pas revenu ici. Il baisse la tête, salue le gardien de nuit et effleure avec son passe le décodeur qui passe immédiatement au vert comme prévu. Il prend l'ascenseur, monte quatre étages. Il avance dans le couloir, franchissant une première barrière, puis une seconde. Dans une quasi-obscurité propice à l'utilisation des microscopes les plus modernes du Japon, Tamura est assis, comme il s'y attendait, penché sur un échantillon. Il s'approche doucement. Le chercheur, sentant une présence, se redresse et se retourne.

– Qu'est-ce que tu fais là ?... Mais comment tu as pu entrer, la sécurité a été renforcée...

– J'ai profité de vos petits travaux de sécurisation des caméras, justement. Elles ne filment rien à cette heure-ci.

– Comment as-tu su ?

L'homme reste silencieux. Tamura fronce les sourcils.

– Alors, tu me montres ?

– Je ne peux pas, je te l'ai déjà dit tout à l'heure. De toute façon, le sas est bloqué pour le moment... Et là n'est pas la question. Tu n'es plus habilité à entrer, tu ne peux pas venir comme ça quand ça te chante !

Il avance d'un pas. Le chercheur sent que quelque chose ne va pas. Il a rarement ressenti de sa part une telle agressivité et se dit que cela ne lui ressemble pas.

- Tu te souviens de la molécule qu'on a trouvée ensemble ?
- Évidemment que je m'en souviens.
- Cette découverte aurait pu sauver des tas de vies !
- Enfin, tu sais bien que c'est de l'histoire ancienne...
- Moi, je n'ai pas oublié !

L'homme soupire, puis il fouille dans sa poche.

- C'est l'heure.

Sa voix a baissé d'un ton, devenant soudain plus grave, plus menaçante. Le scientifique aperçoit un objet noir qui luit dans sa main. Il montre l'objet du menton.

- C'est quoi ça ?

- Juste une précaution, au cas où.

Tamura se lève et recule d'un pas.

- Une précaution, pourquoi ? Qu'est-ce qui te prend ?

– Tes résultats. Maintenant. Pas besoin d'aller voir à l'intérieur.

- Non.

Il secoue la tête.

– Je me souviens maintenant du bordel que ça avait été la dernière fois que j'ai eu la mauvaise idée de te faire confiance. Toi et tes magouilles...

– Ne fais pas l'idiot s'il te plaît. Tu sais ce que c'est, ça. T'as toujours ton pacemaker.

Il porte la main à son cœur et se rend compte que la situation vient de prendre une tournure inédite et inquiétante.

– C'est un dispositif qui peut déséquilibrer ton truc... une petite crise cardiaque et hop, ni vu ni connu.

Le chercheur n'en croit pas ses oreilles. Sa respiration s'accélère, alors qu'une petite voix lui dit qu'il ne ressortira peut-être pas vivant d'ici. Il a toujours eu du courage, mais aujourd'hui, il lui faut creuser très loin pour en trouver.

- Non.

L'homme soupire.

– Je connais tes codes, à quoi ça te sert de refuser ?
245693847QFG et 789493864HBA.

Son interlocuteur ouvre grands les yeux.

– C'est bien ça, donc. Je ne me suis pas trompé. Une dernière fois, au nom de notre amitié passée. Je vais te dire la vérité : j'en ai absolument besoin sinon ils vont s'en prendre à ma femme et à mon bébé.

Tamura baisse les yeux, puis se redressant, le regarde d'un air buté. Il lui répond d'une voix ferme.

– Non, je refuse. Tu peux me menacer, je m'en fous.

– Et moi qui ne voulais pas m'en servir...

L'homme serre l'appareil dans sa main et appuie sur un bouton.

Plus tard dans la soirée, un homme, torse nu, debout dans une chambre minuscule de *business hotel*, jubile. Il vient de recevoir un message qui va changer le cours de sa carrière. Il tape sur le second contact de sa liste. Il veut juste vérifier qu'il n'y a pas eu de problèmes. Une voix étouffée par la circulation résonne dans son tympan gauche.

– Alors, comment ça s'est passé ?

– Très bien. Il a eu un petit souci cardiaque, il s'en remettra vite. Et, pas d'inquiétude, il ne parlera pas, il va être obligé d'ouvrir un nouveau compte car son ancien vient de plafonner.

– Et son supérieur ?

– Idem. J'ai deux ou trois photos compromettantes pour l'autre.

– Tu parles du directeur adjoint ?

– Oui.

– Je me méfie de lui. Laisse-moi passer un coup de fil. Son interlocuteur se tait quelques instants.

– Comme vous voulez.

– Je sais que je te plais. Je le sais. Cela restera un secret entre nous. Je serai à toi si tu me laisses passer maintenant.

Kanda ne peut s'empêcher de chercher son regard. Mais lorsqu'il l'a trouvé, il tombe de très haut et trouve la force de murmurer :

– Dans d'autres circonstances, j'aurais été heureux de mieux vous connaître... mais je ne peux pas vous laisser partir.

Il ne veut pas se l'avouer, mais son cœur bat la chamade. Il change de ton.

– Yuki Nakatani, je vous arrête pour complicité de meurtre...

Pendant qu'il récite sa litanie, Kanda ne peut s'empêcher de rêver. Ils sont assis dans un avion en partance pour une destination inconnue...

Cela a lieu en une fraction de seconde.

La femme s'est échappée de ses mains, a pris quelque chose dans la poche de son pantalon et l'a enfourné dans sa bouche.

Kanda la saisit par les épaules, alors qu'elle tombe, comme dans un film au ralenti.

– *Yukisan* !

– Vous m'avez appelée Yuki... Je viendrai vous hanter, Haruma Kand...

Les yeux fixes, elle tente d'aspirer une dernière bouffée d'air alors que du sang s'écoule de sa bouche. Il l'accompagne dans sa chute et essaie de lui faire vomir le poison qu'elle vient d'avalier, mais ses dents serrées forment une barrière infranchissable.

Elle le regarde en grimaçant un sourire, tente d'articuler un adieu, puis les ténèbres la happent.

Kanda se fige puis, lui caressant les cheveux tout en déposant délicatement sa tête sur le sol, s'effraie de sa légèreté.